



Le principe d'adoration

Paul Lucas

*Entrez par la porte étroite.
Car étroite est la porte, et resserré le
chemin qui mène à la vie.*

Matthieu 7, 13

Prologue

Un jour, Damien croise un ami et l'invite à boire un verre dans son studio. Au bout d'un moment, la discussion prend un tour plus intime.

– La seule fois où j'ai essayé d'enculer une femme, j'y suis pas arrivé... ça rentrait pas. Elle avait l'anus tout serré, et je savais pas comment l'ouvrir.

– Pourquoi tu lui as pas mis un doigt ?

– J'osais pas, je trouvais ça dégueulasse... Je regardais son trou du cul, et je trouvais ça dégueulasse.

– Ça t'a pas empêché d'y mettre la bite.

– C'est différent...

– Pas tant que ça.

– Si, parce que j'avais une capote. Je me voyais pas toucher ses restes de merde avec autre chose que du latex.

– T'avais qu'à enfiler une capote sur ton doigt !

– J'y ai pas pensé... Et toi, t'as déjà essayé ?

– Non, mais j'aimerais bien.

– Et avec ta copine ?

– Surtout pas ! Je la respecte trop... Mais si j'ai envie d'essayer, j'irai voir une pute... (un silence, un sourire :) ...et je lui défoncerai le cul.

– Moi c'est le contraire, dit Damien. En fait j'ai surtout envie de le faire avec une femme que j'aime.

– Tu ne l'aimais pas l'autre ?

– Pas vraiment, non... Elle avait l'âge de ma mère.

Ils boivent chacun une gorgée.

– En fait, reprit Damien, j'aimerais le faire avec une femme qui ne me donne pas envie d'aller aux puttes, qui soit elle-même une pute, ou en tout cas qui se comporte comme une vraie chienne dans un lit. Je me vois mal tomber amoureux d'une sainte. Dans l'idéal, j'aimerais qu'elle soit belle, qu'elle ait fait pleurer beaucoup d'hommes et qu'elle ait une réputation de grande salope. Alors là je crois que j'aimerais son cul... et que j'aurai même envie de lui lécher – comme un chien.

Chez Lydia

Le jour où Damien rencontra la collègue qu'il allait remplacer, il la trouva charmante, malgré un chignon qui, de loin en tout cas, lui donnait un air sévère. En fait elle était très souriante, et n'hésitait pas à dire ce qu'elle pensait... Et elle pensait beaucoup de mal de son travail, de son patron et de ses collègues. Ils parlèrent un moment, et Damien (qui pensait aussi beaucoup de mal du travail, des patrons et des êtres humains en général) n'hésita pas une seconde lorsqu'elle lui proposa de passer chez elle boire un verre.

Elle s'appelait Lydia, était en instance de divorce et habitait, seule, la petite maison qu'elle et son mari avaient louée deux ans plus tôt, une maison dans laquelle il ne restait plus grand-chose hormis un canapé, une table basse, un lit et quelques cartons : son mari avait tout emporté, et elle prévoyait de quitter cette maison d'ici quelques semaines ; elle avait déjà donné son préavis mais ne savait pas encore où aller par la suite (elle semblait d'ailleurs s'en foutre un peu ; elle était prête, disait-elle, à louer un bungalow ou une caravane et à y passer l'hiver), et Damien, un sirop à la main, lui proposa de venir habiter chez lui quelques temps.

– C'est petit, dit-il, mais en se serrant un peu, on peut très bien y vivre confortablement.

Elle le remercia pour sa proposition, mais ne sembla pas vraiment en tenir compte. Elle avait toujours son chignon et buvait du thé au jasmin.

– En fait, dit-elle, je crois que j'ai envie de partir en voyage.

– Tu veux partir où ?

– Je ne sais pas encore.

– T'as de l'argent ?

– Non, mais je vais travailler cinq ou six mois et me payer un billet d'avion. J'ai envie de changer d'air : j'en ai marre de voir toujours les mêmes têtes déprimées tous les matins.

Damien aussi avait envie de changer d'air :

- On pourrait partir ensemble.
- On se connaît à peine.
- On pourrait faire connaissance.
- C'est exactement ce qu'on est en train de faire.

Au ton de sa réponse (un ton neutre), Damien eut l'impression qu'elle ne lui laissait, pour la soirée en tout cas, aucune autre ouverture qu'une simple conversation. Il était dépité, mais essaya tout de même de forcer sa chance :

- On pourrait aussi coucher ensemble.
- Ça ne m'intéresse pas.
- Je ne te plais pas ?
- Non, tu ne me plais pas.

Elle le regarda un moment, et son regard semblait dire qu'elle était désolée d'avoir à répondre ce genre de choses.

– Donc, reprit-il, tu m'as invité uniquement pour boire un verre et faire la conversation.

- Tout à fait.
- Et pour rien d'autre ?
- Non, pour rien d'autre.

Lui (en plaisantant) :

- Et t'avais pas peur que je te viole ?

Elle (sans plaisanter) :

- Tu me fais pas peur.

Et Damien se sentit rapetisser un peu plus.

– De toute façon, reprit-elle, les plans cul ne m'intéressent pas : j'ai passé l'âge... Je sais ce que c'est et ça ne m'intéresse plus.

- En t'écoutant parler, on dirait que t'as fait le tour de la question.

Elle avait cinq ans de plus que lui, et il comprit très vite, en l'écoutant parler, qu'elle n'avait peut-être pas entièrement fait le tour de question, mais qu'elle en savait beaucoup plus que lui. Elle parlait librement et sans complexe, et elle n'hésitait

pas ou peu à répondre à Damien qui, pensant la troubler, se faisait de plus en plus indiscret.

Oui, elle avait connu beaucoup d'hommes – plusieurs dizaines avant de se marier. Elle avait aussi couché avec des femmes, mais elle préférait définitivement les hommes, surtout, précisa-t-elle, s'ils étaient bien membrés. Oui, elle aimait bien se branler : elle faisait ça souvent et de différentes manières. Oui, elle avait un gode et elle s'en servait souvent. Oui, il lui arrivait de se le mettre dans le cul. Oui, son mari était bien membré, et oui, il la sodomisait régulièrement... (Mais elle l'avait quitté parce qu'il était définitivement trop con.) Non, elle ne voulait toujours pas coucher avec lui.

– Tu veux quoi alors ?

– Je veux de l'amour, et pas du sexe.

– Je suis peut-être amoureux de toi, bredouilla-t-il.

– Peut-être, mais moi je ne suis pas amoureuse de toi.

– C'est bien dommage...

– C'est comme ça.

À vingt-deux ans, Damien ne s'était jamais senti aussi démuni face à une femme. Il la regardait, et il lui semblait impossible qu'elle ait dit tout ça sans avoir envie de coucher avec lui. Il tenta de lui caresser la main, mais elle la retira aussitôt. Il lui demanda si elle pouvait défaire son chignon. Elle refusa. Pour finir, il proposa de sortir sa bite : elle pourrait ainsi lui dire s'il est suffisamment bien membré pour elle. Il ne demanda pas ça de manière arrogante, mais comme un enfant timide et poli qui réclame une part de dessert supplémentaire. Et elle refusa à nouveau.

Chez Damien

Tout d'abord il ne la reconnut pas : elle était loin et de dos, et il voyait juste de longs cheveux bruns et un cul magnifiquement moulé dans un jean taille basse. Il s'approcha et elle se retourna.

– Je croyais que tu ne travaillais plus, dit Damien.

– Je viens juste récupérer quelques affaires, répondit Lydia.

– Je pensais pas te revoir.

– Moi non plus.

Ils se firent la bise.

– Je te préfère sans chignon.

L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait répondre : « ça m'est égal », mais finalement elle lui dit : « merci », et se remit à fouiner dans son casier.

Damien toussota, puis :

– Si je te promets de ne pas être aussi con que la dernière fois...

Elle se retourna :

– Oui ?

– T'accepterais qu'on reboive un verre ensemble ?

– Pourquoi pas...

– Ce soir ?

– OK, ce soir.

– On va chez moi cette fois-ci ?

– Si tu veux...

Ce soir-là, donc, en sortant du travail, Damien retrouva Lydia en bas de son immeuble, dans un bar où se pressaient tous les ivrognes du quartier. Elle feuilletait un magazine, assise à la table du fond, et fumait une cigarette. Elle sourit à son approche.

La chambre de Damien occupait le septième et dernier étage d'un immeuble locatif. Il y avait pour tout mobilier deux chaises pliantes, une table basse et un matelas recouvert d'un drap pas trop sale. La cuisine était minuscule et la vaisselle pas faite.

– C'est ici que je te propose de venir vivre.

Elle sourit en regardant le tas de linge sale entassé dans un coin :

– On verra.

– C'est petit, on pourra se tenir chaud.

– On n'en est pas encore là.

Échaudé par son échec de l'autre soir, et n'ayant pas envie d'aggraver son cas en prenant trop vite un deuxième râteau, Damien évita désormais les allusions faciles (et fatalement stupides), ce qui lui demanda un certain effort. Face à une femme désirable, et c'est un phénomène qu'il connaissait trop bien, il devenait bête. Il essayait d'être drôle, de surprendre, mais ça ne prenait jamais. Il finissait toujours par passer pour un tocard ou un abruti – deux rôles auxquels il avait fini, par paresse, à s'habituer. Mais il n'y avait pas que la paresse en jeu. Il l'aida à enlever sa veste et

lui proposa du thé au jasmin (il en avait acheté exprès avant de venir). Surprise et flattée par l'attention, elle retrouva le sourire, et lui un semblant de dignité.

En fait, c'est surtout elle qui posa des questions ce soir-là, des questions qu'on ne lui avait encore jamais posées et auxquelles il n'aurait sans doute pas répondu en d'autres circonstances, ou alors de manière biaisée. Pour la première fois, il raconta ce qu'avait réellement été son dépuçelage : une catastrophe. Il parla aussi de Monique, déjà évoquée dans le prologue, celle qui a l'âge de sa mère et qui fut la première femme à lui ouvrir les jambes sans rechigner, avec enthousiasme même. Elle lui avait mis la main dessus six mois plus tôt, dans un camping où ils travaillaient tous les deux comme saisonniers, et il s'était volontiers laissé faire. Elle passait le voir après son service, et il la culbutait tous les soirs, acquérant au lit une assurance qui lui avait toujours fait défaut avec les femmes (et que Monique encourageait par ses cris). Il la voyait encore de temps en temps, assez souvent même, il l'avait par exemple retrouvée l'autre soir, en rentrant de chez Lydia.

– Et c'était bien ?

– Je l'ai pliée en quatre !

– Ah ouais ?

– Ouais, sourit-il, mais je suis pas arrivé à jouir...

– C'est dommage...

Il hésita à poursuivre, puis :

– J'ai pourtant pensé à toi... mais ça n'a pas suffi.

– C'est plus fort que toi.

– Quoi donc ?

– De vouloir choquer.

– La vérité est toujours choquante... En plus, c'est un bon moyen pour détecter les imbéciles, ils s'offusquent vite.

– Tu me prends pour une imbécile ?

– Pas du tout. Ton visage respire l'intelligence.

– Et à quoi tu vois ça ?

– À tes yeux... Ils me scrutent.

– Et ?

– Et une personne qui me scrute et s'intéresse à moi, et à ce que je dis, est forcément intelligente.

– Ben voyons...

Elle sourit, lui aussi, et il la regarda un moment. Il espérait l'impressionner ou la faire rougir, mais c'est lui qui baissa les yeux. Il proposa alors d'aller acheter une pizza dans un restaurant tout proche et de revenir la manger dans sa chambre.

Chez Damien (bis)

Des mois plus tard, Lydia avouera que c'est dans ce restaurant qu'elle était tombée *sous le charme*. Pourtant, il ne se rappelait pas grand-chose de ce moment-là, hormis qu'il avait dû batailler ferme pour qu'elle ne paye pas la moitié de la note.

De retour au studio, ils mangèrent et il lui proposa de dormir ici.

Elle ne répondit rien, et le regarda comme on regarde un animal bizarre et inoffensif : elle ne disait pas *non*, mais elle ne disait pas *oui* non plus.

– Je peux t'embrasser ? demanda-t-il.

– Je préfère pas.

– Je peux te prendre la main ?

– C'est pas nécessaire.

– Et si je te masse les pieds ?

Elle hésita.

– Je suis désolé, dit-il, pour excuser sa demande et son empressement, mais j'ai vraiment envie de te toucher.

Elle sourit, et tendit son pied.

Pour Damien, ce fut le début des délices : il délassa ses chaussures, lui massa les pieds, puis les jambes, et passa la nuit à se frotter contre elle. Au petit matin, il avait mal à la bite de n'avoir pas débandé de la nuit, et il la supplia pour qu'elle le branle.

– Tu peux pas me laisser comme ça, dit-il en se tenant la bite.

Assise à ses côtés, elle le regardait, et il lui semblait voir de la pitié dans ses yeux. Elle n'avait pas quitté son tee-shirt et sa culotte de la nuit, et à aucun moment elle ne l'avait trop laissé s'attarder sur ses seins ou entre ses jambes.

– S'il te plait, balbutia-t-il.

Elle hésita, ou fit mine d'hésiter, et attrapa délicatement sa bite.

Ce fut long à venir (elle dut changer plusieurs fois de main), mais ce fut bon, terriblement bon. Elle-même n'avait jamais vu ça : il y avait du sperme partout, sur lui et sur les draps bien entendu, mais aussi sur les murs, et même quelques gouttes

au plafond, et il n'arrêta pas de la remercier jusqu'à ce qu'ils partent chacun de leur côté, lui au travail, et elle à sa maison.

Quelques heures plus tard, elle lui téléphona et lui demanda s'il était toujours d'accord pour qu'elle vienne s'installer chez lui. Elle parlait vite et de façon un peu trop enthousiaste, et il comprit qu'en cas de refus il avait peu de chance de la revoir. Et il avait vraiment envie de la revoir.

Le déménagement

En sortant du travail, Damien fonça chez Lydia pour commencer le déménagement. Elle avait passé la journée à ranger, nettoyer et récurer sa maison, et elle l'attendait, heureuse et transpirante, au milieu des cartons qu'elle avait entassés dans le hall (et qu'ils eurent vite fait de répartir dans leurs deux voitures). Elle portait un short orange, très court, un tee-shirt blanc et des baskets, et son regard était plein de confiance et d'allégresse lorsqu'il s'approcha pour l'embrasser.

Un peu plus tard, sous la couette :

– Je n'ai jamais été une allumeuse, et j'ai toujours eu du mépris pour ce genre de femmes. Quand un homme me plaisait, je m'arrangeais pour qu'il le comprenne assez vite... Je couchais avec qui je voulais et quand j'en avais envie, et je ne me sentais jamais obligé d'y revenir...

Tandis qu'elle parlait, Damien lui caressait les jambes. Il était nu, et elle en tee-shirt et culotte, comme au petit matin.

– Et puis j'en ai eu marre...

– Pourquoi ?

– Parce qu'à force de sentir trop de mépris, on finit par se mépriser soi-même. (Elle marqua une pause.) Et puis je suis venue vivre ici... et j'ai rencontré mon futur mari.

– J'aimerais bien que t'enlèves ton tee-shirt.

Elle s'interrompit et le regarda en souriant, et son sourire lui rappela celui d'une autre femme dont il avait admiré la beauté quelques années plus tôt, lorsqu'il avait quinze ou seize ans, et passait une bonne partie de son temps libre devant des films de cul ; l'un d'entre eux mettait en scène Liza Harper, une jeune française émigrée aux États-Unis (dont on retiendra surtout qu'elle a été la première femme à encaisser, face caméra, une double pénétration anale) qui reçoit chez elle son

compatriote HPG ; à travers leurs dialogues, improvisés et mis en scène de manière minimale, on sent vite que les deux acteurs se connaissent et apprécient de travailler ensemble ; Liza, toute pimpante, précède HPG dans le hall d'entrée, avant de s'excuser pour aller pisser ; elle va aux WC et laisse la porte entrouverte ; on la voit baisser sa culotte et remonter son tee-shirt, s'asseoir, et sourire quand elle s'aperçoit qu'elle est toujours filmée ; sans grande conviction et toujours en souriant, elle demande à HPG de la laisser pisser tranquille, mais il insiste pour continuer à filmer ; il ouvre la porte, elle se retient, et son sourire distille autant de confiance que de gêne. C'est ce sourire-là que Damien voyait sur le visage de Lydia lorsqu'elle enleva son tee-shirt.

Une soirée

Leurs premières étreintes furent laborieuses : soit Damien bandait mou, soit il éjaculait trop vite, dans tous les cas Lydia n'éprouvait pas grand-chose et ne s'en cachait pas ; elle faisait même preuve, à cet égard, d'une sincérité *désarmante* : elle disait que le plaisir féminin ne dépendait pas uniquement de la virilité de l'amant, et que la bite de Damien, sans être « énorme », lui convenait parfaitement, mais que celle de son ex-mari était tout de même plus grosse (« Elle rentrait à peine dans ma bouche »), et qu'il avait été le premier homme à la faire jouir « véritablement ». Tout ceci, bien entendu, ne contribuait pas à raviver la virilité défaillante de Damien ou à ranimer le peu d'estime de soi qui lui restait après l'amour. Un soir, cependant, elle lui sauta dessus dès qu'il eut franchi la porte. Elle était en peignoir et sortait de la douche.

– J'y suis arrivée, dit-elle, j'y suis arrivé.

– Tu es arrivée à quoi ?

– À jouir !

Et son visage s'illumina un peu plus lorsqu'elle prononça ce mot. Elle expliqua qu'elle s'était masturbée en orientant le jet de la douche sur son clitoris, une méthode qu'elle avait déjà éprouvée par le passé et qui s'était une fois de plus révélée parfaitement efficace : « Ça m'a foudroyée », dit-elle. Au lit, elle mit tout en œuvre pour rendre Damien parfaitement opérationnel, et ce dernier, après avoir plongé avec délice sa langue dans sa chatte toute propre, commença à s'activer. Leur étreinte fut intense, mais finalement assez courte. Lydia était déchaînée : elle se malaxait les

seins, se caressait le clitoris, choses qu'elle n'avait jamais faites auparavant, et Damien sentit monter la sauce assez vite. Il ferma les yeux et imagina toutes sortes de choses (des corps en putréfaction, le cadavre de sa mère) pour ralentir la montée du plaisir, mais rien n'y fit. Il ouvrit les yeux en jouissant, et vit du dépit sur le visage de sa bien-aimée.

Une nuit

– Un gode et une bite n'ont pas la même texture, ni la même consistance. Une bite c'est doux, c'est chaud, et ça s'adapte, même quand elle est franchement trop grosse. Un gode, non...

Lydia parlait du cadeau qu'une amie lesbienne lui avait offert quelques années plus tôt : une réplique grandeur nature de la bite à Rocco Siffredi. Curieuse et impatiente, elle l'avait essayée sitôt rentrée chez elle ; elle avait mis de l'encens, allumé des bougies et s'était confortablement installée sur son lit, face à un miroir. Seulement, malgré toute sa bonne volonté, il lui fut impossible de se le mettre par devant : « Ça passait pas. » Loin de se décourager, elle repensa à ce qu'avait déclaré une autre amie à elle, libertine notoire, lors d'une soirée bien arrosée, à savoir qu'un anus bien préparé s'ouvre mieux qu'un vagin, et que ce qui fait mal par devant (une bite, un gode ou une main) ne le fait pas forcément par derrière.

– J'ai donc essayé par derrière.

– Et ?

– Et j'y suis arrivée !

Ce récit fit une profonde impression sur Damien : des jours durant, il imagina sa bien-aimée, encore jeune et maladroite, en train de se doigter et de s'élargir l'anus en se disant que si d'autres y étaient arrivées avant elle, il n'y avait aucune raison qu'elle n'y arrive pas ; il la voyait retenir son souffle, tout en engloutissant ce gros machin en plastique, et après sourire, heureuse et soulagée d'y être arrivée et de pouvoir en profiter.

Cette nuit-là, alors qu'il s'activait derrière elle comme un bienheureux, il la vit se lécher un doigt et se le mettre délicatement dans le cul. Elle se caressa ainsi pendant de longues minutes, mouillant régulièrement son doigt, tandis que Damien serrait les dents pour ne pas monter trop vite. Au bout d'un moment, elle lui attrapa la bite pour la guider vers cet orifice (qui, malgré son doigt vagabond, restait

obstinément fermé). « Vas-y doucement », lui dit-elle, mais dans un premier temps il ne bougea quasiment pas : ce fut elle qui tout doucement et par à-coups s'empala sur sa bite. Ensuite il commença à se mouvoir, toujours aussi doucement et de plus en plus loin, et ce petit manège d'une grande tendresse dura une bonne dizaine de minutes, avant qu'ils se décident l'un et l'autre à accélérer le rythme.

Pour Lydia, il s'avéra que l'enculade était un bon moyen d'évacuer une tension intérieure : lorsqu'elle était contrariée par autre chose que leur vie de couple, c'était souvent dans le cul que se finissaient les gros câlins. Et pour Damien, cette situation était des plus réjouissantes. À vrai dire, il ne fut jamais aussi heureux que lorsqu'il se trouvait aux prises avec l'anus de sa bien-aimée. Il voyait là un monde merveilleux plein de rides, de poils et d'odeurs, qu'à force d'habitude il avait fini par connaître, mais qui exerçait sur lui toujours la même fascination. Il aborda ce monde en touriste curieux et tâtonnant, et il mit du temps avant d'y mettre franchement le nez et la langue, puis il y retourna avec la soif d'un explorateur jamais rassasié de ses propres découvertes.

Épilogue

La contrepartie de tout ce bonheur (car il y a toujours une contrepartie), c'étaient les crises de jalousie qui émaillaient trop souvent leurs soirées : Lydia reprochait invariablement à Damien de ne pas l'aimer assez et de vouloir baiser d'autres femmes. Partant du principe que le désir masculin ne pouvait être dirigé sur une seule femme, elle en déduisait que Damien lui était infidèle, sinon en acte, du moins en pensée, et qu'à la première occasion il la quitterait pour une femme plus jeune et plus belle – ce dont Damien se défendait ardemment, citant Tristram ou Roméo comme exemple à suivre plutôt que Don Juan ou Casanova.

Face à ce lyrisme désuet mais sincère, Lydia appliquait un principe de précaution intransigeant. *Tout ce que vous direz sera retenu contre vous* – c'est cette phrase que Damien entendait quand Lydia menaçait de le quitter, et qu'il réfléchissait à la parade à employer pour calmer la discussion sans perdre totalement la face. En général, il y arrivait plutôt bien à force de câlins et de promesses, mais pas toujours. Aussi, le jour où elle lui demanda une preuve concrète et durable de son amour, c'est-à-dire un enfant, il se montra volontiers enthousiaste.